

Madeleine Monette, prix Robert-Cliche

Des doubles qui tournent bien

par Madeleine Ouellette-Michalska

Madeleine Monette, *Le Double suspect*, éd. Quinze, Montréal, 1980, 241 p.

MADELEINE Monette, 29 ans, vient de remporter le prix Robert-Cliche, décerné au 9e Salon international du Livre de Québec, avec un fascinant roman, *Le Double suspect*.

A prime abord, ce titre a de quoi rebuter. Nous présentera-t-on quelque intrigue policière mettant aux prises l'inspecteur Maigret avec le déviant qu'il souhaiterait être. Se livrera-t-on à des considérations savantes sur le double, très à la mode en ce moment, où l'écrivain(e)/critique se croit tenu(e) de déposer son style à chaque paragraphe pour nous livrer les états d'âme et d'esprit du texte en train de s'écrire. Ou bien devons-nous souffrir, entre deux bâillements, l'auteur/professeur qui déballe complaisamment ses fonds de tiroir sous notre nez à la fin d'un laborieux semestre? (*Le Semestre* de Bessette, vous vous souvenez?)

Fort heureusement, il n'en est rien. Et pourtant ce roman envoûtant emprunte à la fois à l'intrigue policière, au discours critique moderne et au roman psychologique traditionnel. Mais tout cela nous est donné dans un fondu enchaîné qui ne brusque rien, ne terrorise personne et ne montre pas ses ficelles. *Le Double suspect* satisfera donc aussi bien les amateurs de lecture paisible que les adeptes de structures sophistiquées entretenant des attaches précises avec le métalangage ou la psychanalyse. Voilà un tour de passe-passe peu commun. Car arriver à concilier un public qui se partage en deux clans, où s'affrontent, dans une totale ignorance, les glosateurs de

textes que personne ne lit et les consommateurs de petit écran, ce n'est pas une mince affaire.

Comme dans tout roman psychologique de bonne famille, le récit s'ouvre par une présentation du personnage et sa localisation dans le temps et l'espace. «C'était à Rome, un matin du début du mois de juin.» L'événement se passe à l'étranger. L'Europe, les souvenirs de lecture, la tradition romanesque. Mon Dieu, va-t-on nous entretenir des affres de la marquise qui décida de sortir à cinq heures et rentra inopinément quelques minutes plus tard? Nous voilà rassurés au bout de quelques pages. Le personnage ne nous fait pas faux bond.

Manon, critique musicale de trente ans, est venue rejoindre la narratrice, critique littéraire du même âge, dans un hôtel de la ville où elles passeront quelques jours avant de partir pour l'Afrique du Nord. Ce voyage n'aura pas lieu. Manon meurt dans un accident de voiture après un départ précipité pour Munich. Pourquoi a-t-elle renoncé à ce voyage d'amitié pour aller retrouver Hans, un amant de fortune rencontré quelques semaines plus tôt sur une plage de Yougoslavie. Qui était cette fille secrète, au corps adolescent, qui parlait abondamment de ses aventures amoureuses avec les hommes et tenait, sur l'amitié féminine, des propos ambigus.

Le journal de Manon, écrit sous forme de cahiers, sera remis à la narratrice qui décidera de la réécrire afin de percer l'énigme. Dès lors une deuxième série de cahiers se superpose à la première et, très tôt, les deux personnages se confondent. La narratrice habite la chambre de la dispa-

re, porte ses vêtements, endosse sa voix, ses passions et ses deuils. Car Paul, l'époux de Manon, est aussi mort de façon accidentelle. Il aimait les hommes et fréquentait sans doute un certain Lemire qui aurait tenté de séduire Manon mais avait, on

l'apprendra plus tard, un fort penchant homosexuel. Réduit à l'anecdote, ce livre paraît réunir les éléments clefs du mélodrame. Et cependant, il s'en écarte constamment!

En fait, le principal personnage du livre n'est ni Manon, ni Andrée son double, ni



Photo François Renaud

(...)

Anne, ni Paul, ni même Michel qui aime les femmes sans les séduire. Tous ces personnages auxquels on adhère sans la moindre hésitation, et à propos desquels l'auteur relance de nouvelles intrigues, de nouveaux épisodes et de nouveaux récits, sont le fruit du processus identificatoire qui nous place sous l'emprise d'une écriture faisant, auprès de nous, oeuvre de séduction. Car le véritable sujet du livre est la séduction et ses doubles. La séduction qui s'exerce entre hommes et femmes; ce qu'elle dissimule ou contraire, ce qu'elle compromet, les leures qu'elle favorise. La séduction qui s'établit entre lecteurs et personnages grâce au style capable de susciter ce rapport de désir par la magie du texte, voire par le mensonge du texte. Car une bonne littérature est celle qui sait mentir, c'est-à-dire celle qui sait inventer un monde fictif à côté duquel la réalité a beaucoup à envier.

Et Madeleine Monette arrive à tout cela sans décevoir personne. Ceux qui cherchent, dans le roman, l'évolution dramatique d'une intrigue, l'illustration de rapports sociaux, l'expression de préoccupations contemporaines, ne sont pas négligés pour autant. Car ce roman fait une analyse franche et lucide des liens affectifs érotisés qui se nouent entre femmes, aussi bien que des rapports amoureux sexualisés qui s'établissent entre

gens de sexe différent dans la topologie des relations humaines. Ou commence le désir et où échoue l'exigence de bonheur, de vérité et d'autonomie que l'on s'était donné pour but. La séduction est-elle stratégie de conquête visant à combler la béance du désir, ou tactique d'approbation justifiant des formes suspectes et légendaires d'aliénation dont les femmes commenceraient à se méfier.

Aucune réponse n'est apportée. Ce livre, construit à la façon d'un jeu de miroirs, inverse constamment les gestes, personnages, situations et désirs représentés. Il désamorce donc à mesure les interrogations qu'il suscite. La narratrice prend d'ailleurs soin de se couvrir de l'immunité diplomatique: «Ce je n'est en réalité ni Manon ni moi.» Éviterait-elle cette élémentaire prudence que je serais mal placée pour en juger. Car en plus de faire le procès de l'amour et de l'amitié, en plus de subvertir la réalité de la vie et celle de l'écriture, *Le Double suspect* fait aussi le procès de la critique qui ne voit dans un livre, assure-t-on, «que ce qu'elle cherche, que ce qu'elle veut trouver». Me trouvant tantôt du côté des écrivains, tantôt du côté des critiques, et préférant de beaucoup les premiers aux seconds, ce dernier point de vue me plaît assez.

Ce premier roman est une

belle réussite. Rien de froid, de guindé ou de pédant, en dehors de certaines références psychanalytiques à consonance métropolitaine — le style lacanien dernier cri espérons-le — qui amènent à parler, à propos du désir, du «transfert d'objet» ou de «l'économie de la dépense et de l'excès». Qu'est-ce que ces propos de comptable ont de commun avec le reste de l'oeuvre, sensible, rigoureuse et nuancée.

Avec *Le Double suspect*, Madeleine Monette lance un défi non seulement au roman québécois mais aussi à elle-même. Que pourront nous offrir les romans à venir de plus captant, de plus achevé, de plus habile. De plus subtilement pervers. Anne, la narratrice, n'a-t-elle pas avoué «qu'il n'y avait que la littérature pour contourner, tout en les déplaçant, les interdits dont étaient frappés nos rêves et nos désirs.

Les paysages troubles de la très pure amitié

■ L'inadéquation du bonheur et de l'amour est une évidence à laquelle nos contemporains se résignent mal et la culture charrie encore, plus loin que la grossièreté du sexisme mis au service des commerçants, l'image de la femme aimée et aimante qui n'a plus rien à demander à la vie. «Sois heureuse et tais-toi», c'est la version qui court encore du «Sois belle et tais-toi». Tandis qu'une certaine littérature féministe mène un combat qui fait plus de subversion dans la grammaire française que dans la société, une autre continue d'exister qui ne craint



pas de reprendre au niveau personnel un questionnement qui est pourtant ainsi vécu par beaucoup de femmes, et d'hommes, plutôt que d'en dégager vite les dimensions collectives, qui sont d'ailleurs loin d'être négligeables. *Le Double suspect*, de

Madeleine Monette, ressortit à la démarche psychologique plutôt que sociale.

Des amitiés immédiates réunissent les femmes qui traversent le roman de Madeleine Monette. Dans cette instantanéité de la rencontre, dans la collusion ambiguë se trouve une des clés de l'entreprise, puisque l'amitié n'est pas le résultat d'une attente inscrite dans la conscience de chacune et que le hasard n'aurait plus qu'à concrétiser. Ces femmes deviennent amies parce qu'elles ne savent pas ce qu'est l'amitié et parce qu'elles ne savent pas ce qu'elles

sont. En d'autres termes, elles deviennent amies pour les fins d'une démonstration qui est celle de l'auteur: dans les relations d'amour et d'amitié, entre hommes et femmes ou entre hommes ou femmes, rien n'est parfaitement transparent et surtout pas l'identité sexuelle des protagonistes, dont la dominante varie dans le temps selon les pulsions conjuguées ou contraires de l'esprit, du coeur et du corps.

Les couloirs de la délivrance

Cela est l'objet par l'auteur d'une analyse extrêmement méticuleuse et si les femmes qu'elle met en situation n'avaient pas cette réalité bien singulière qui appartient à la littérature d'imagination, le roman pourrait très bien ressembler à un essai, à une histoire de cas, à la limite à un rapport clinique. Il ne s'agit pas pour autant de pathologie, mais plutôt de cette marge assez large qui peut englober toute la normalité et qui parfois prend les couleurs de la déviance, parfois celles du conformisme. L'intérêt du roman vient de cette patiente exploration, par des femmes, de ce moi qu'elles ne voient d'abord que voilé par les masques stéréotypés de la culture. Certes, elles aspirant à l'origine à un certain bonheur, dans la banalité des rapports traditionnels des hommes et des femmes; pourtant cette banalité est créatrice dans la mesure où elle est transgressée, dans les faits ou dans les intentions.

Le Double suspect est fait de textes juxtaposés. Une jeune femme est à Rome où elle écrit une sorte de journal, après la mort par suicide de Manon, avec qui elle projetait un voyage. Leur amitié est toute fraîche: elles se sont connues quelques semaines plutôt tôt dans la salle de rédaction d'un journal. Manon laisse à son amie ses effets personnels et des cahiers de notes apparemment informés. Le voyage n'aura pas lieu et la voyageuse demeure à Rome, pour récrire ces cahiers à tranches rouges. Elle le fait pour mieux connaître cette Manon dont elle ignore à peu près tout; elle le fait aussi et surtout pour mieux se comprendre elle-même

à travers l'amitié qui les a brièvement liées. L'artifice de ces textes complémentaires est un peu gros — une idée de professeur! — mais le déroulement du récit principal n'en souffre pas pour autant.

Le choix de la patience

Artifice utile tout de même, puisque la jeune femme est contrainte, devant une masse de matériaux qui lui sont étrangers, d'apporter pour la cohérence tout un appareil d'affabulation. Il va de soi qu'elle y mettra beaucoup d'elle-même, au point de revivre à travers l'écriture la vie de Manon, et d'apercevoir enfin la qualité très particulière de leur amitié. Le «double suspect», c'est celui qui résulte de la reconnaissance de connivences refusées, parce que contraires aux codes sociaux. Madeleine Monette a évité l'écueil des passions extrêmes, affirmées ou muettes, qui détruisent ceux ou celles qu'elles touchent, et préféré le lent et patient cheminement des rapports quotidiens, des silences qui disent beaucoup et des bavardages qui égarent l'interlocuteur, des trivialités de la vie en commun, de tout cela à travers quoi se nouent profondément et se dénouent les amours et les amitiés.

Le rythme du récit ou des récits souffre quelque peu de cette modération et de cette pudeur auxquelles l'auteur paraît beaucoup tenir, et à juste titre. Cela aussi fait partie du style, de la manière de l'écrivain. Ainsi les moments dramatiques prennent-ils tout le relief nécessaire, tandis que l'essentiel, qui est peut-être la découverte d'une nouvelle éthique des rapports entre les personnes, située tout à fait en dehors des mécanismes de séduction active ou passive, s'inscrit dans un espace assez vaste pour satisfaire aussi bien les exigences de la fiction que celles de la démonstration. On pourrait dire que *le Double suspect* est un roman en mineur, attachant si le lecteur accepte la règle du jeu. Et les délais de production, probablement très courts, excusent en partie les fautes de français et de typographie que l'éditeur a négligé de corriger.

LE DOUBLE SUSPECT, par Madeleine Monette, 248 pages. Collection Prose entière, Les Quinze, éditeur, Montréal, 1980.

SPIRALE

10

le magazine culturel de Montréal

L'effet réaliste

par Marcel Labine

LE DOUBLE SUSPECT

de Madeleine Monette
Les Quinze ("Prose entière")

Il n'est pas simple de raconter aujourd'hui par la fiction romanesque des histoires ordinaires comme celles de la domesticité affective ou des mutations des rapports masculins/féminins. On ne peut plus écrire de romans comme si cela allait de soi, comme on ne peut pas davantage parler du quotidien sans que cela risque de devenir inintéressant ou banal. Madeleine Monette avec *le Double Suspect*, qui vient de se voir décerner le prix Robert-Cliche attribué par le Salon du livre de Québec, a su éviter de façon intéressante ces deux pièges.

Comment raconter une histoire simple comme celle-ci: deux femmes, d'amitiés récentes, amorcent un voyage en Italie et en Afrique du Nord. L'une d'elle, Manon, meurt brusquement d'un accident d'auto. Pour l'autre, Anne, cela a toutes les allures du suicide. Manon laisse derrière elle un certain nombre de cahiers, sorte de journal intime, où seraient notés des événements de sa vie quotidienne et affective. Anne décide de réécrire ce journal, d'y mettre de l'ordre, d'en faire une fiction, un roman. Voilà où débute le dédoublement et où tout ce qui est écrit

devient suspect. La place qu'occupe la narratrice (auteur d'une fiction au sujet de Manon et personnage du journal de Manon réécrit par elle-même) s'avère alors problématique. Où est la biographie de Manon, la part des transformations qu'Anne y effectue? Le lecteur ne le saura jamais. De toutes façon cela n'a pas d'importance. Ce qui est important c'est ce que ça raconte de façon réaliste (mais là aussi c'est un leurre, un effet de texte). Tout ça a vraiment toutes les allures d'un journal. On remarque peu les effets littéraires. Jamais ou presque le lecteur a l'impression de lire un roman; l'effet réaliste réussit. On a même l'impression que le texte n'a pas de "style". Ce n'est pas une écriture blanche ou neutre, ce serait plutôt celle de quelqu'un, d'un personnage pour être plus exact, qui n'est pas un écrivain. Mais on sait bien que tout cela est "manigancé" par Madeleine Monette.

Mais malgré le peu de réalité que la construction du roman confère aux personnages (précisément à cause de cette position critique, dans les deux sens du terme, de la narratrice), la fiction "prend". Le lecteur se laisse aller à ce journal malgré cette position de départ ambiguë. Le cheminement, la démarche, les réflexions, les gestes et les intensités d'effets paraissent toujours vraisemblables, même plus, tout cela est parfois touchant.

La fiction, la vie

De quoi est-il question dans toute cette fiction? De choses très simples; de femmes et d'hommes qui changent dans leurs rapports, de l'image du couple qui se transforme, des amitiés entre femmes, de l'homosexualité, de la solitude et de l'incertitude de la façon de vivre tout cela au jour le jour. Et tout cela se passe sans dogmatisme, sans jugement moral; cela se passe dans le questionnement qui prend formellement les allures du miroitement du double (le rapport Autre/Même, le lieu de l'identité). Les personnages,

leurs noms, leurs gestes, leurs vêtements deviennent interchangeable. On voit bien que le support de la fiction, que le jeu des structures narratives est là pour autre chose, est là pour mettre en circulation les désirs suspects que l'invention romanesque permet de vivre par procuration.

Malgré tous ces miroitements de doubles, cela demeure un texte facile, lisible. Ce n'est pas un défaut, c'est comme si c'était un souci de style. On aurait espéré malgré ce souci de réalisme, voir une écriture plus marquée. Le parti pris de simplicité (peut être pour ne perdre aucun lecteur) a, semble-t-il, évacué le travail syntaxique et lexical. On a l'impression que c'est au niveau de la construction (position critique de la narratrice, objet et sujet d'une fiction; constitution d'un journal, cahiers noirs d'Anne datés de Rome à l'intérieur desquels s'intercalent les cahiers noirs à tranches rouges de Manon) que se cantonne l'apparente complexité du texte. Cependant on peut croire qu'à l'incertitude de la démarche et du questionnement des différents personnages (transformations troublantes de la nature des rapports affectifs) correspond le flottement constamment évident de la structure narrative. C'est une hypothèse.

Quoi qu'il en soit ce texte vaut le prix (du livre, de la lecture, du Salon), car il allie de façon intelligente des préoccupations d'ordre proprement littéraire (comment raconter une histoire, comment faire un récit) et d'autre part cela concerne la vie (celle qui se passe lorsqu'on referme le livre) cela questionne le quoi écrire. Et je crois bien que quant à écrire des romans aussi bien le faire comme Madeleine Monette le fait, c'est-à-dire dans des formes neuves (dont on n'est pourtant pas dupe) puisque le propos du texte concerne les formes neuves de vie entre les hommes et les femmes. Quant au style, quant à l'écriture on ne peut qu'espérer ou prévoir qu'ils apparaissent dans des romans à venir pour que rien de ce qui est dans ce texte ne se perde, pour que les transformations profondes dont il est question ici atteignent même la langue. □